

Ekaterina Gloriovova, *Le football en Russie. Anatomie d'une passion politique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2021, 241 p. – ISBN 978-2-8004-1759-2

Cet ouvrage de sciences politiques nous présente une étude qualitative tout à fait passionnante mêlant habilement une approche de type ethnographique à une sociohistoire des groupes de supporters de football en Russie – essentiellement de la fin de l'ère soviétique à nos jours – pour étudier, par le biais de cette passion sportive, l'évolution des multiples interactions politiques et identitaires qui s'y cristallisent.

Le terrain d'E. Gloriovova, difficile, se concentre sur la ville de Moscou et ses principaux clubs, tout au long d'une enquête allant d'avril 2013 à juillet 2016 avec en perspective la Coupe du Monde de football de 2018 organisée par la Russie. Moscou, nous explique-t-elle, à la différence par exemple de Saint-Petersbourg, présente de nombreux avantages : d'abord, la possibilité d'étudier les relations notoirement tendues de la capitale avec ses régions dans une approche « centre/périphérie » durant toutes les périodes envisagées par l'étude (Lituanie des années 1980-1990, pays du Caucase à partir des années 2000, etc.) ; ensuite, de bénéficier d'une caractéristique footballistique unique en Europe, celle de voir une mégapole regrouper quatre clubs évoluant en première division (*CSKA*, *Spartak*, *Lokomotiv* et *Dinamo*) ; enfin, de concentrer les formes les plus organisées de supporters russes « ultra », les *fanaty* organisés au sein des *firm* (« Gladiatory » spartakistes, « division sauvage », etc.). À ces quatre clubs, l'A. ajoute un club moins prestigieux, le *Torpedo* – autrefois lié à la célèbre usine automobile ZIL – et qui évolue, selon ses résultats, en 2^e ou 3^e division.

C'est un ouvrage clair et très instructif, agréable à lire et qui fournit aux lecteurs francophones toutes les spécificités russes d'un phénomène social international nourrissant depuis maintenant trente ans une réflexion devenue scientifiquement légitime – ce qui était loin d'être le cas au début des années 1990 – et qui se diversifie (on pense notam-

ment pour les travaux de langue française, à l'ouvrage de Daghan Irak sur la cyberethnographie du supportérisme stambouliote et de leur engagement politique sur les réseaux sociaux ou bien encore les travaux de Thomas Busset). C'est aussi un travail bien structuré qui, comme le précise l'A. dans son sous-chapitre intitulé malicieusement « plan de jeu » (p. 29), s'organise autour de cinq grands points de réflexions formant autant de chapitres : le premier fait le point sur la dimension subversive de la passion footballistique notamment au moment de son apparition à la fin du XIX^e siècle et dans les années 1970 avec l'apparition des premiers groupes de supporters organisés et l'oscillation de ces groupes entre résistance au régime ou adaptation négociée avec elle. Le deuxième se concentre sur la place du nationalisme au sein du supportérisme russe à la fin de l'URSS et les années 1990 qui constituent la phase de structuration forte du supportérisme russe moderne, qui a d'abord catalysé et reflété les tensions entre certaines républiques soviétiques (Lituanie, Ukraine, etc.), avant de mettre en place les facteurs favorables au développement d'un nationalisme ethnique. Le troisième explore les liens de ce supportérisme organisé avec le pouvoir politique et plus largement la place du nationalisme dans le système politique russe contemporain et du miroir qu'offre les supporters du nationalisme extraparlémentaire avec en particulier une description de l'évolution des relations entre le pouvoir politique et les supporters, de 2000 à 2016. Le quatrième chapitre se concentre sur la fonction expressive du supportérisme en Russie contemporaine (rôle spécifique du stade, analyse des outils des supporters, la structuration des messages véhiculés, etc.) en tentant de savoir si les expressions racistes, massives, signalent une politisation du supportérisme ou au contraire une instrumentalisation du politique au service des enjeux sportifs. Le chapitre analyse en particulier tous les modes de communication et de revendication (registre de l'humour, tenues vestimentaires, tatouages, etc.). Le cinquième et dernier chapitre se penche sur les processus de politisation routiniers, les discours des supportéristes, notamment la façon dont ceux-ci mobilisent l'expérience du football et du cas de l'équipe nationale pour construire leur raisonnement sur des sujets politiques plus globaux (le sentiment patriotique, les représentations politiques).

Les références bibliographiques mobilisées pour les deux premiers chapitres de l'ouvrage concernant l'histoire du football, du sport en général et de l'éducation physique en Russie et en URSS sont solides

(travaux de R. Edelman, M. Zeller, J. Riordan, S. Dufraisse, A. Gounot pour ne citer que quelques auteurs). L'A. nous propose une synthèse restituant très bien le contexte sociohistorique initial du football de l'époque tsariste et les confrontations sociales qui apparaissent déjà, ainsi que les enjeux en matière d'éducation physique et sportive (la vive opposition entre le sport et l'éducation physique, la *Fizkultura*) des premières décennies d'un régime soviétique remis dans son contexte politique général, notamment durant la période stalinienne, puis celle du « Dégel » des années 1960 qui popularise le spectacle sportif du football au-delà du cercle du monde ouvrier urbain, dans toutes les couches de la société soviétique, monde rural compris. Pour aborder les enjeux des années 1970 qui voient se former les premières vraies organisations de supporters de football à Moscou, l'A. mobilise fort à propos – tout en l'explicitant – le concept bien connu de *subculture*, développé par les chercheurs du *Centre for Contemporary Cultural Studies* (CCS) de Birmingham dans les années 1970. Elle fait aussi référence aux travaux de C. Geertz, N. Elias, Ch. Bromberger, D. Bodin, P. Dietschy et dresse sobrement la liste de toutes les erreurs méthodologiques de J. M. Brohm.

Cela nous amène au versant plus ethnologique de l'ouvrage qui débute avec les entretiens accordés par les vieux supporters de la fin de la période soviétique et des responsables des organisations de cette époque. L'A. a recours aux entretiens, aux observations de terrains, à l'usage des réseaux sociaux spécialisés (*Vkontakte*, etc.), bref à la sollicitation des mémoires, y compris de ses propres souvenirs familiaux. Elle le fait avec une rigueur et une richesse qu'il faut saluer, malgré les difficultés d'un terrain compliqué à approcher en raison du refus systématique des associations de supporters de laisser entrer des femmes dans leurs rangs. Dans son sous-chapitre « rencontrer, enquêter, restituer : ou comment gérer ses propres passions en déplacement et à domicile » (p. 21), l'A. nous explique alors ses stratégies de contournement, tout ce qui a pu l'aider ou l'handicaper. Il est clair que son enquête ne peut pas restituer la réalité d'un certain type de sociabilité masculine vécue de l'intérieur, mais l'A. a su très habilement jouer des *a priori* de genre, de classe d'âge et de son statut « d'étrangère » un peu naïve (une jeune Russe ayant grandi à l'étranger à qui il faut tout expliquer) pour approfondir les sujets qui l'intéressaient avec ses nombreux et divers interlocuteurs.

Elle a aussi le courage de parler de ces milieux sans se sentir obligée de les condamner en permanence, tout en ne laissant planer aucune ambiguïté sur ce qu'elle pense des propos racistes et suprématistes pro-slaves observés ou tenus par certains de ses interlocuteurs. Lucide, au fait des travaux antérieurs sur le sujet, elle serre au plus près les émotions et les motivations de ses interlocuteurs dans toute leur complexité à travers les biographies qu'elle dresse d'eux, à travers aussi l'analyse des processus de légitimation, d'autopromotion, les mises en scène idéologiques du roman historique glorieux qu'aiment à bâtir et se raconter les supporters à propos d'eux-mêmes et des autres. Enfin, elle rend très bien compte de ce qu'offre à voir les *firm* des *fana-ty* dont la motivation essentielle, comme tous les groupes de supporters, est de défendre leur club, certes, mais aussi et surtout de s'afficher plus grand que nature pour se sentir exister face aux autres groupes de supporters, sur le mode bien connu de la provocation combative et festive. Dans les virages des stades à Moscou (où elle est allée en définitive, malgré la misogynie crasse ambiante – chère collègue, chapeau ! –, on rit, on chante, on boit, on dit merde à tous les pouvoirs sur des banderoles (voir ill. p. 135 : « on s'en bat les c*** de vos lois ! », avril 2013) et on cherche à énerver l'adversaire en se moquant de lui par tous les moyens : les insultes racistes et les cris de singe (que certains supporters, pour se dédouaner, veulent faire passer pour des cris de hibou), des chants mettant en cause l'honneur de l'épouse du goal adverse pour le déstabiliser au mauvais moment, d'autres chants pour pousser un joueur adverse à dresser un doigt vengeur qui, avec de la chance, sera sanctionné par l'arbitre. Et si ça ne marche pas, restent les projectiles allant, en fonction des saisons, de la boule de neige à la canette de bière. Tandis qu'avant le match, ou après, les supporters les plus extrémistes auront effrayé le péquin à l'extérieur du stade en défilant en groupes paramilitaires et en affichant des tatouages ultra-virils de guerrier russe médiéval ou des croix gammées (p. 150-151). On est cependant loin des années 1990 où les agressions et le sang versé étaient monnaie courante. Comme le dit un observateur un brin nostalgique « bon, on n'est pas encore des bourgeois et ce n'est pas la Suisse bien sûr, mais... ». Du point de vue de l'étude des mouvements sportifs, le travail d'E. Glorizova vient nourrir l'approche comparative d'un phénomène international parasportif où rien ne manque à l'étude, y compris le vocabulaire, les signes de reconnaissance et tous les éléments russes de cette subculture spé-

cifique. Il montre aussi l'usage politique du sport utilisé à partir de Vladimir Poutine pour tenter de « remobiliser les citoyens autour des valeurs patriotiques ».

Qu'apprenons-nous finalement de cette analyse de l'activisme politique et des messages adressés par le supportérisme dans la Russie de Boris Eltsine et de Vladimir Poutine ? D'abord, nous lisons une étude des mutations en cours du nationalisme russe au plus près du citoyen de base, depuis l'effondrement de l'Union soviétique et le cauchemar du passage à l'économie libérale des années 1990 qui ont vu 40 % de la population russe passer sous le seuil de pauvreté. L'A. nous rappelle comment les thèses d'un nouveau nationalisme russe ethnique gagnent progressivement tous les partis pendant que les subcultures anticomunistes se réorientent contre le nouvel ordre économique libéral qui n'apporte pas la prospérité immédiate espérée. Très critiques vis-à-vis du régime soviétique, les milieux *fanaty* s'engagent au côté de B. Eltsine en 1991 contre le coup d'État de Guennadi Ianaïev et de la vieille garde soviétique... En 1993, ils s'engagent contre les réformes ultralibérales du même Boris Eltsine. En 1994, les premières *firm* apparaissent (les *Red-Blue Warriors* du cska, les *Blue-White Dynamites* du Dinamo ou encore le *Flint's Crew* du Spartak) qui s'affrontent à grands coups de barres de fer et de verres brisés. Le chaos des années Eltsine bat son plein, on se drogue, on boit encore plus et la police n'arrête plus personne. Les *fanaty* russes (à l'instar de leur grand modèle historique, les skinheads britanniques des années 1980) s'enrôlent dans les parties ultranationalistes naissantes, notamment le parti Unité Nationale Russe (RNE) d'Alexandre Barkachov ou encore le parti National-Bolchevik (NBP) d'Edouard Limonov et Alexandre Douguine. Quand un parti extrémiste fait mine de s'embourgeoiser et de s'apaiser, les *fanaty* le quittent pour aller vers un autre parti ultranationaliste contestataire plus à leur goût. Une fois passés la longue période de crise économique et le retour à une certaine prospérité au début des années 2000, que se passe-t-il ? L'histoire des *fanaty* de 2000 à 2010 suit celle de l'élargissement du spectre politique autour du consensus nationaliste (« patriotisme », *derjavnost'* – « souveraineté » – et « valeurs traditionnelles ») et la radicalisation progressive des marges. Certains anciens leaders skinhead marginaux s'embourgeoisent dans les nouveaux mouvements nationalistes plus conventionnels (voir p. 126-127). Mais sur fond de guerre en Tchétchénie et des réseaux criminels caucasiens présents à Moscou (et montrés du doigt par les médias

officiels), on attaque toutes les personnes apparemment non slaves dans la rue. La xénophobie s'exprime à tous les niveaux et dans toutes les catégories sociales. Avec le développement des réseaux sociaux, la culture des *fanaty* gagne une popularité auprès des jeunes qui échappe au contrôle des dirigeants des clubs de supporters. 2010 marque l'apogée des violences incontrôlées (voir la manifestation xénophobe du 11 décembre 2010 de la place du Manège : 5 000 manifestants se réunissent alors même que tous les responsables des clubs de supporters tentent de s'y opposer). Désormais les *firm* des *fanaty* des clubs de foot « ethniquement russes » se doivent d'être solidaires face à tous les autres clubs du pays. Les autorités russes vont s'efforcer de récupérer les *fanaty* en jouant à fond la carte du nationalisme anti-immigration tout en évitant de trop frapper ces mêmes réseaux quand ceux-ci se mobilisent contre le régime en 2011 au moment des émeutes qui frappent le pays en réaction à la volonté de V. Poutine de briguer un troisième mandat. De plus en plus partagés entre la mouvance nationaliste contestataire ou au contraire loyal envers le régime, les *fanaty* se divisent violemment en 2013 et 2014 sur la question ukrainienne et ce qui se passe à Kiev. En effet, beaucoup de *fanaty* russes, au nom de l'unité supposée entre frères d'un même peuple russe (Biélorussie, Ukraine, Russie) et de la légitimité du renversement d'un pouvoir corrompu par la voie révolutionnaire, se sentent très proches de leurs homologues ukrainiens qui se battent place Maïdan alors même que la majorité des milieux nationalistes russes pensent, eux, en termes d'empire ou d'intérêt géostratégique. À partir de l'invasion de la Crimée le 18 mars 2014, le régime intensifie le contrôle de la communication. Exit les discours pro-Kiev trop voyants. Même si de nombreux *fanaty* continuent à n'en penser pas moins via les réseaux sociaux.

En définitive, et contrairement aux thèses éculées qui font encore florès au sein d'une certaine sociologie critique du sport, E. Glorizova réaffirme brillamment que malgré les inévitables tentatives d'influence et de contrôle, le football présente un espace et des spécificités politiques autonomes qui peuvent refléter les contradictions sociales de leur époque. C'est un espace qui prépare aussi à toutes les formes d'expérience de vie, on y change d'opinion (voir le témoignage d'Oleg, un supporter), on se radicalise, on y reste pour l'ambiance et les amis ou au contraire on s'en éloigne, en fonction des métiers, des rencontres, et des trajectoires de chacun. Les *fanaty* peuvent même contredire les thèses nationalistes (voir l'excellent chapitre

« Du soutien à la critique : sentiments patriotiques et représentations politiques autour de l'équipe nationale », p. 170-186). Certes, la passion sportive, les loisirs, entretiennent des relations avec le politique, nous dit l'A., mais tout n'est pas que politique, et celle-ci ne s'exprime pas que dans la contestation, l'insurrection et une opposition binaire dominants, dominés. Le livre d'E. Gloriovova rappelle aussi que le football est un lieu, comme le disait Christian Bromberger, de mise en scène dramatique et de lutte contre la grisaille du monde. L'A. a aussi des mots très justes pour aborder l'usage de l'humour comme mise en scène du politique dans le langage ordinaire. Nous souhaitons cependant rappeler ici que l'humour n'est pas qu'une forme de mépris ou de domination, antichambre du dénigrement, il peut être aussi un acte de résistance symbolique. Enfin, comme l'A. le souligne dans ses dernières phrases, « l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine a conduit à privilégier des analyses macrosociologiques [...] faisant l'économie d'une interrogation sur les mécanismes de politisation en jeu au niveau individuel ». Le travail d'Ekaterina Gloriovova est en effet une splendide invitation à l'étude des ressorts spécifiques de ces logiques complexes, notamment – comme l'expriment Samuel Greene et Graeme Robertson dans leur ouvrage *Putin v. the people, The Perilous Politics of a Divided Russia* (Yale University Press, 2019), qu'elle convoque fort à propos – celles sous-tendant les dynamiques d'une adhésion au pouvoir dont le maintien dépend en grande partie d'une subtile administration de la demande politique.

Philippe Rochard
GEO (UR 1340)
Université de Strasbourg